

# Aigu, pointu

En ce milieu d'un après-midi pluvieux de mars, je viens d'échapper de justesse à l'emprise d'un spitz.

J'ai failli rester bloqué, en apnée, menacé de ne plus pouvoir siffler, bailler ou chanter, comme une baudruche gonflée d'hélium retenue au sol par un câble d'acier. Et je m'apprêtais à endiguer toutes mes réserves d'eau, sans plus pouvoir transpirer, saliver ni pleurer, comme une éponge saturée oubliée au bord de l'évier.

Or, mon souci du moment n'est pas d'absorber, de me remplir et de contenir, mais bien au contraire d'expulser, d'exprimer et de m'essorer. À fond. Je me suis donc battu pour freiner la croissance du spitz, l'assommer dans l'œuf, car je ne tiens pas à risquer ma peau, mes réflexes de défense ne sont pas suffisamment assouplis, je ne parviens pas encore à me laisser emporter puis guider par des impulsions d'origine inconnue sans leur opposer d'instinct une forte résistance.

Revenons quelques heures en arrière, et analysons calmement la situation.

Un ami comédien est venu chez moi ce matin pour m'initier au travail du souffle et de la voix. Je me forme à l'art du conteur, et dans ce but j'explore des voies multiples pour apprendre à contrôler mes émotions, et pour donner à voir l'éclat de quelques perles pêchées par nos ancêtres au fond des océans, en un parler plus calme, plus fluide, et si possible rassurant. Conter, pour filtrer à travers soi des flux d'humanité, s'exercer à en retenir les particules solides, puis laisser s'écouler un nectar sombre, et le donner à boire. Dans l'instant, avec un dosage imprévu et différent à chaque instant. Or, l'un des préalables, me semble-t-il, consiste à maîtriser la respiration et la vibration sonore.

C'était notre première séance, et le moins que je pouvais faire pour accueillir convenablement mon ami, le remercier de m'offrir si gentiment son temps, son attention et les bienfaits de son expérience, était de lui préparer un bon café.

Et là... ce fut impossible ! La machine électrique ne voulait pas faire le café. Elle avait beau émettre un prometteur ronronnement de vapeur, l'eau ne passait pas, les conduites étaient obstruées, alors que je l'avais utilisée la veille sans difficulté. C'est ce qui arrive quand on oublie de la nettoyer avec un anti-calcaire après une

quarantaine d'utilisations. Je l'ai vidée, secouée, brutalisée, puis je l'ai remplie à nouveau et rebranchée, sans plus de succès. J'ai reproduit trois fois l'opération, répandant de l'eau et du café moulu un peu partout.

Bien des gens auraient sans plus d'atermoiements balancé ce vieil engin à la poubelle et sitôt inscrit sur leur aide-mémoire, en lettres capitales, l'urgence d'aller en acheter un neuf à la quincaillerie, un blanc, un costaud, familial, électronique. Moi-même, en d'autres temps, j'aurais laissé tomber l'affaire. Mais aujourd'hui, un tel renoncement me procurerait trop d'insatisfaction, j'ai besoin de démonter les mécanismes, d'enquêter sur les causes, de m'attarder sur les dysfonctionnements. Je ne veux plus m'enfuir en avant tête baissée pour tout défoncer sur mon passage, jusqu'au pilier de béton qui se chargera d'interrompre tout net ma course folle en me faisant péter le crâne aussi facilement qu'une coquille d'œuf.

Si je m'étais délesté de cet appareil sans produire le moindre effort pour le maintenir en activité, j'aurais interprété cette attitude comme une fuite dans le tourbillon du consumérisme, un déni des vertus de la lutte... Je me serais rendu une nouvelle fois complice de cette vilaine propension des hommes à enfouir chaque jour sous terre une montagne de déchets matériels et moraux, ni vu ni connu, avant de s'allonger dessus en se disant que, ma foi, cela fait un bon matelas, bien épais et bien

confortable. Tout en évitant de respirer trop fort, parce que ça pue.

Tels sont les spitz : ils vous invitent à transformer des peccadilles en révélations, et vous vous alarmez pour presque rien. Vous donnez au moindre incident les atours d'un événement capital, et au cœur de cette anecdotique facétie de l'Histoire, vous mettez tout ce que vous avez, et tout ce que vous pouvez. Heureusement, ça n'arrive pas souvent. Juste de temps en temps.

Je viens de découvrir ce qui s'est passé. Je me rappelle. Avant-hier, dans ma cuisine, un paquet de riz m'a échappé des mains et les grains ont giclé dans tous les sens. Bon nombre sont tombés dans le réservoir d'eau de la machine à café, sans que je m'en aperçoive. Hier, quand je l'ai mise en marche, la chaleur de la résistance électrique a cuit les grains de riz, ils ont gonflé, et en gonflant, ils ont obstrué le petit tuyau en plastique par où passe l'eau froide avant de se changer en vapeur. Voilà l'explication, la cause, la raison : un bouchon compact de grains de riz cuits.

L'appareil n'est pas facile à démonter, car les têtes de vis présentent une cavité hexagonale protégée de l'intrusion d'un tournevis cruciforme traditionnel par une petite tige centrale. Elles requièrent un outillage professionnel afin de décourager le bricoleur du dimanche. Pour justifier cette protection renforcée du système électrique, les techniciens invoqueraient la sécurité domes-

tique, quand les marchands avoueraient l'élaboration d'un stratagème poussant le consommateur à renouveler son équipement électroménager à la moindre défaillance du système. Tenace, j'ai réussi à dévisser le capot avec un vieux couteau, j'ai démonté la conduite d'eau et dégagé le bouchon de riz grain par grain.

L'esprit de la machine était prêt à s'introduire dans les méandres de mon intelligence pour en perturber le fonctionnement et le bouchon de riz prêt à m'obstruer la gorge. Jamais plus je n'aurais vu ces jolis filets de vapeur blanche fuser entre mes dents les soirs d'hiver, me rappelant sans bruit que je suis toujours tiède, toujours vivant. La machine à café serait devenue un spitz agressif, un truc dans le genre Bouchonneau ou Bouchonnair, selon l'importance que j'aurais accordée au fait de ne plus pouvoir soupirer d'aise, ou bien à celui de ne plus pouvoir me désaltérer.

Ma sensibilité aux spitz, je la dois à Théophile Millicent. Ce personnage secret, distant, au corps toujours légèrement incliné vers la droite en signe d'affectivité troublée, les avait découverts à l'occasion d'un voyage à Vienne. Il était parti avec sa femme, il était revenu sans elle. Le tournoiement d'une valse rapide avait emporté Annette dans l'obscurité d'un salon de velours, dont elle n'était jamais ressortie. Théophile devait s'y attendre, car

il n'avait pas bougé, n'avait pas essayé de se battre pour la conquérir une seconde fois. Il avait seulement saisi cette flûte à champagne dont le rebord portait la trace des lèvres sensuelles de la femme aimée. Le verre devait être fêlé car il s'était brisé d'un coup dans le creux de sa main, un danseur l'avait bousculé, un très long éclat de verre s'était bloqué contre la table où un plantureux buffet rassasiait les convives, et était entré... dans son ventre ! Le fin couteau de verre lui avait pénétré le ventre !

Sur son lit d'hôpital, il regardait ses doigts rougis du sang qui sortait de la blessure et imbibait le pansement, bercé par les commentaires, en langue allemande, du personnel médical. Seul, un mot bref et tranchant, entendu à deux ou trois reprises, s'était installé dans son souvenir : spitz.

Un dictionnaire lui en avait révélé plus tard la traduction. Aigu, pointu. Le mot pouvait certes rappeler le couteau de verre brisé, mais il sonnait surtout en lui comme un signal d'alerte, à mi-chemin entre une sorte de schpountz et un grand blitz. L'annonce d'un au-delà du raisonnable, la manifestation fugitive d'un monde parallèle, où des démons pervers s'amuse à fabriquer des pièges à hommes-rats, et à nous les balancer dans les pieds par la déchirure de la toile invisible tendue entre nos deux univers.